

CHAPITRE II : L'ELEVAGE DU PYTHON ROYAL

A – NOTIONS PREALABLES

1- Le python royal comme serpent de compagnie

On entend par serpent de compagnie, un serpent que l'on peut installer dans un terrarium, observer, qui s'adapte à la vie en captivité et peut se reproduire. Le python royal peut répondre à ces critères mais il est souvent victime d'un malentendu : en raison de sa taille réduite et de son caractère généralement pacifique, on peut croire, à tort, qu'il est possible de le manipuler à loisir, sans effet néfaste. Cela est vrai pour le manipulateur, mais pas pour le serpent. Ce dernier est en effet généralement inoffensif mais excessivement craintif et les manipulations constituent pour lui, surtout s'il s'agit d'un animal capturé dans le milieu naturel, une source de stress pouvant provoquer l'apparition de maladies (DAOUES et GERARD, 1997 ; DE VOSJOLI *et al.*, 1994 ; LANCE, 1992). Par conséquent, les manipulations éventuelles doivent se faire en douceur, sans saisir le python trop fermement, en le laissant passer d'une main à l'autre et en lui offrant toujours deux points d'appuis (DAOUES et GERARD, 1997 ; LAULE, 1993 ; MATTISON, 1988). Elles sont toujours mieux tolérées par les animaux acquis à l'état juvénile et qui peuvent donc plus facilement s'appivoiser (DAOUES et GERARD, 1997 ; DE VOSJOLI *et al.*, 1994).

2- Critères de choix d'un python royal

Nous allons voir à présent comment opérer le choix d'un sujet, en commençant par le critère le plus important.

a- Python sauvage ou né en captivité

Il est nettement préférable d'acquérir un sujet né en captivité. Ces serpents sont le plus souvent dépourvus de parasites, adaptés à la vie en captivité et s'alimentent sans difficulté (DAOUES et GERARD, 1997 ; DE VOSJOLI *et al.*, 1994).

A l'opposé, les pythons royaux capturés au stade adulte sont souvent porteurs de parasites, stressés, nécessitent un processus d'acclimatation parfois long et sont presque toujours anorexiques. Seuls des terrariophiles très expérimentés peuvent raisonnablement en faire l'acquisition (DAOUES et GERARD, 1997).

Il est aussi possible d'acquérir un python importé au stade juvénile, issu de "*farming* ", c'est-à-dire sorti d'un œuf incubé dans une ferme d'élevage, mais provenant d'une femelle capturée dans la nature. Un tel animal s'adapte généralement très bien à la captivité et s'alimente correctement (DAOUES et GERARD, 1997 ; DE VOSJOLI *et al.*, 1994).

b- Python adulte ou juvénile

La solution à écarter, comme nous venons de le voir, est l'acquisition d'un adulte capturé dans la nature. Il reste donc à choisir entre un juvénile ou un adulte d'élevage ou bien acclimaté, beaucoup plus rare voire même introuvable dans le commerce. A tous points de vue, le choix d'un juvénile est nettement préférable (DAOUES et GERARD, 1997).

c- Critères de bonne santé

L'acquisition d'un sujet parfaitement sain est indispensable à la réussite dans l'élevage du python royal (DAOUES et GERARD, 1997 ; KAPLAN, 2002c).

A ce titre, le premier élément à considérer est l'apparence générale et la vigueur de l'animal : il doit avoir des réserves adipeuses suffisantes, sans plis sur les flancs ni lésions cutanées, une peau brillante et propre (DAOUES et GERARD, 1997 ; KAPLAN, 2002c) et doit être vigoureux et tonique lors de la prise en main.

Il convient également d'inspecter la tête de l'animal : narines, gueule et yeux. Parmi les signes alarmants, retenons la présence de sécrétions spumeuses ou séro-purulentes buccale ou nasale. De l'érythème ou des masses caséuses au niveau des gencives sont également rédhibitoires

dans l'acquisition du serpent. Enfin les yeux ne doivent pas présenter de trace d'opacité sur leur surface.

La peau de l'animal doit être ensuite examinée. Une attention particulière sera portée sur les parasites, les plaies et les enflures sous-cutanées éventuelles. La face ventrale du python comporte parfois des signes évocateurs d'infections cutanées (taches anormales, ulcérations, écailles soulevées ou vésicules) ou de septicémie (coloration uniformément rosée avec des pétéchies) (DAOUES et GERARD, 1997).

Le cloaque ne doit pas présenter de traces d'excréments séchés, signes de gastro-entérite, le plus souvent d'origine parasitaire.

d- Aspect quantitatif de l'élevage

La cohabitation de plusieurs pythons royaux se déroule généralement bien et semble être une des clés d'une reproduction réussie (BARNARD, 1996).

Néanmoins, certaines précautions sont indispensables.

La première est d'éviter de surpeupler un terrarium, sous peine d'occasionner des stress et de favoriser des comportements aberrants, comme le cannibalisme par exemple. Ce type d'incident est exceptionnel chez le python royal. Un cas saisissant de cannibalisme a cependant été répertorié, où un adulte avait avalé un de ses congénères, plus grand que lui, et en était mort (DE VOSJOLI *et al.*, 1994).

La seconde précaution consiste à ne pas mélanger de spécimens de tailles trop disparates. La troisième est d'isoler les individus avant la distribution des repas, en compartimentant le terrarium, pour éviter que deux pythons ne saisissent la même proie (BARNARD, 1996 ; DAOUES et GERARD, 1997 ; DE VOSJOLI *et al.*, 1994).

B - CONDITIONS D'ELEVAGE

1- Le Terrarium d'élevage

Il est indispensable d'utiliser un terrarium conçu pour les reptiles, comportant une ventilation haute et une ventilation basse et doté d'une ouverture frontale par glaces coulissantes, pour faciliter les manipulations et éviter d'effrayer l'animal, la main qui vient le saisir verticalement étant souvent prise pour un prédateur (DAOUES et GERARD, 1997). Une telle installation est pratique, sûre et non génératrice de stress inutile.

a- Dimensions et aménagement

Les dimensions souhaitables pour un à 5 pythons royaux juvéniles sont de 50 x 30 x 40 cm. Pour un adulte ou un couple d'adultes, un terrarium de 100 x 50 x 60 cm environ, voire 120 x 60 x 60 cm est nécessaire (CARPENTER *et al.*, 2001; DE VOSJOLI *et al.*, 1994).

Le terrarium doit en premier lieu répondre aux besoins du python, permettre une hygiène rigoureuse mais également être aussi esthétique que possible. Il doit donc comporter un système de chauffage, une ou plusieurs cachettes, un bac d'eau, un perchoir et un substrat adapté (DAOUES et GERARD, 1997).

Le python royal a tendance à se cacher durant la journée pour ne sortir que la nuit. En captivité, la présence de deux abris – l'un au point chaud (de 32 à 35 °C), l'autre au point froid (à environ 27 °C) - est donc rigoureusement indispensable pour cette espèce craintive qui doit pouvoir s'y abriter à volonté pour digérer ou en cas de stress par exemple. Peuvent ainsi convenir des écorces de chêne liège (*Quercus suber*), des pots de fleurs renversés, des boîtes à chaussures retournées et percées d'une ouverture arrondie de quelques cm de diamètre ou encore les cachettes spéciales pour reptiles du commerce, le but étant de procurer au serpent des abris obscurs (BARTLETT *et al.*, 1999 ; DE VOSJOLI *et al.*, 1994 ; DAOUES et GERARD, 1997 ; STAFFORD, 1986).

Au même titre que les cachettes, la présence d'un bac d'eau est indispensable. Il doit permettre au serpent de se désaltérer mais aussi de se baigner, par exemple en période de mue.

Les dimensions du bac doivent donc être prises en considération pour que le serpent puisse s'immerger entièrement. Le récipient d'eau participe également à l'hygrométrie à l'intérieur du terrarium. La température de l'eau devant se situer de préférence entre 25 et 28°C, on le positionnera, en tout ou partie, au niveau du point chaud du vivarium. Enfin, l'eau doit être changée tous les jours ou dès qu'elle est souillée (DAOUES et GERARD, 1997 ; DE VOSJOLI *et al.*, 1994 ; STAFFORD, 1986).

Le python royal ayant tendance à se suspendre à des branches durant sa période d'activité nocturne, on lui fournira à cette fin une ou plusieurs grosses branches placées en diagonale dans la longueur du vivarium, que l'on aura pris soin de stériliser à l'eau bouillante pour éliminer germes et parasites éventuels (DAOUES et GERARD, 1997).

Plusieurs substrats peuvent convenir pour garnir le sol du terrarium, l'important étant de répondre aux impératifs suivants : le matériau utilisé doit rester sec sous peine de favoriser le développement de mycoses et maladies bactériennes. Il doit également être facile à désinfecter ou à remplacer. Il ne doit pas risquer d'occasionner des blessures en cas d'ingestion accidentelle, ce qui favoriserait l'apparition de stomatites, c'est pourquoi l'emploi de sable ou gravier sera absolument proscrit. Une des meilleures solutions est un substrat de type Biorep[®], constitué d'éclats de bois, qui peut être aisément remplacé, totalement ou en partie. Une autre solution valable, moins esthétique mais préférable en phase d'acclimatation, est d'utiliser du papier absorbant, que l'on pourra aisément changer (DAOUES et GERARD, 1997 ; DE VOSJOLI *et al.*, 1994).

En revanche, même si le résultat peut être esthétiquement intéressant, l'utilisation de plantes est à déconseiller car leur entretien nécessite des arrosages qui peuvent favoriser le développement de parasites, lichens ou champignons dans le terrarium (WALLS, 2000).

b- Température, éclairage et hygrométrie

Tout reptile dépend essentiellement, en matière thermique, des facteurs extérieurs et possède une température interne optimale à laquelle ses fonctions vitales (activité, digestion, défenses immunitaires) peuvent s'accomplir correctement. Il est donc indispensable d'offrir au serpent la possibilité de se réchauffer ou de se rafraîchir. Pour cela, le terrarium doit présenter une zone chaude couvrant environ un tiers de la surface, et une zone fraîche couvrant le reste

(DAOUES et GERARD, 1997 ; DE VOSJOLI *et al.*, 1994). Ce principe de gradient thermique est très important.

Le chauffage peut être assuré par un câble ou un tapis chauffant disposé sous un quart ou un tiers du terrarium ou encore par une ampoule à infrarouges installée à une extrémité du terrarium. Il est cependant préférable d'opter pour un système de chauffage par câble sous le vivarium en raison des risques de brûlures que peuvent occasionner les ampoules chauffantes (BROGARD, 1987). L'usage de pierres chauffantes décoratives ne serait pas adapté (DAOUES et GERARD, 1997) dans la mesure où la chaleur produite est trop localisée et parfois trop intense, pouvant alors occasionner des brûlures au même titre que les lampes à infrarouges. En outre ce serait aller à l'encontre de l'espèce qui n'a absolument pas tendance à se chauffer à découvert (DAOUES et GERARD, 1997).

Il est également indispensable de créer des différences thermiques entre le jour et la nuit, en abaissant la température de quelques degrés la nuit. En effet un reptile maintenu constamment à une température élevée peut souffrir, au bout d'un délai variable, d'un dérèglement de l'activité thyroïdienne, d'anorexie et la fréquence des mues peut être perturbée (DAOUES et GERARD, 1997 ; BROGARD, 1987). Dans le cas du *Python regius*, les températures diurnes seront de 27 à 29 °C, avec un point chaud à 32-35 °C, et la température nocturne de 24 à 26 °C. Pour obtenir ces valeurs, l'utilisation d'un thermostat type Bioterm[®] ou Microclimate[®] est très utile (DAOUES et GERARD, 1997).

Notons toutefois que ces températures correspondent à des périodes d'activité du python ; elles devront donc être légèrement modifiées en période de repos instaurée si l'on désire obtenir des reproductions. En période normale, des cycles jour/nuit de 14/10 heures conviennent, à la fois pour le chauffage et l'éclairage (BARNARD, 1996 ; DAOUES et GERARD, 1997).

La qualité de l'éclairage ne constitue pas un paramètre fondamental s'agissant d'un serpent. A la différence des lézards, l'exposition aux rayons ultra-violet (UV) n'est pas strictement nécessaire pour que l'animal synthétise la vitamine D et, par conséquent, métabolise correctement le calcium (BENYON *et al.*, 1992).

Il est cependant possible, à toutes fins utiles, d'installer dans le terrarium (car le verre filtre les UV) un tube diffusant des quantités modérées d'UV, type Reptisun UVB 2.0[®] de la marque

Zoomed[®]. Il faut en revanche éviter d'utiliser des tubes ayant une teneur en UV plus élevée, tels les Reptisun UVB 5.0[®] qui seraient susceptibles de générer des conjonctivites (BROGARD, 1987 ; DAOUES et GERARD, 1997).

En terme d'hygrométrie, le meilleur compromis consiste à maintenir le substrat toujours sec tout en fournissant au serpent un bac d'eau (toujours propre) qui lui permettra de boire, se baigner et assurera, grâce à l'évaporation, une humidité atmosphérique suffisante, de l'ordre de 50 à 70 % (DE VOSJOLI *et al.*, 1994).

c- Maintenance et hygiène

Une hygiène rigoureuse est un aspect fondamental pour la santé des animaux d'abord, et pour l'agrément visuel que présente le terrarium ensuite. A ce titre, les excréments et exuvies éventuelles doivent être retirés quotidiennement et l'eau changée tous les jours (BARNARD, 1996 ; DAOUES et GERARD, 1997). Il est par ailleurs indispensable, tous les deux mois environ, de remplacer le substrat après avoir soigneusement nettoyé à l'eau de javel diluée puis rincé le terrarium et ses accessoires (STAFFORD, 1986).

2- Acclimatation et quarantaine

Si l'animal choisi est un python d'origine sauvage, plusieurs précautions sont alors nécessaires.

La première, surtout si l'élevage comporte déjà d'autres spécimens, est de mettre le nouvel arrivant durant deux mois en quarantaine, c'est à dire dans un terrarium isolé dans une autre pièce, avec ses propres accessoires (gamelle d'eau, cachettes, etc.) qu'on évitera d'utiliser pour d'autres spécimens. Le mieux est ainsi de prévoir un terrarium simplement aménagé, avec du papier en guise de substrat (facilitant l'examen des fèces par ailleurs), des cachettes, un bol d'eau changée régulièrement et un chauffage assurant un gradient de température identique au terrarium d'élevage (BARNARD, 1996 ; DAOUES et GERARD, 1997 ; DE VOSJOLI *et al.*, 1994 ; JES et BRANDSTETTER, 2000).

Cette période permettra de s'assurer du bon état sanitaire du serpent, avant de le mettre éventuellement en contact avec d'autres congénères, de la même espèce uniquement (DAOUES et GERARD, 1997).

Il convient également de baigner le nouvel arrivant dans de l'eau à 30 °C afin de retirer toute particule de son tégument et de faciliter la sortie de cristaux d'acide urique ou de matières fécales du cloaque. Ce bain permet également d'inspecter l'animal (blessures éventuelles, parasites externes) et de le traiter le cas échéant. Il est aussi conseillé de faire procéder à un examen des selles pour repérer d'éventuels parasites. Les nématodes et les segments de cestodes sont visibles à l'œil nu mais un examen microscopique est cependant nécessaire pour les œufs d'helminthes et kystes de protozoaires enkystés (FRANK, 1979).

Durant les deux premières semaines de quarantaine, on laissera le serpent tranquille et on évitera de le manipuler, sauf en cas de stricte nécessité comme le changement d'eau par exemple. Ce n'est qu'après ces deux semaines d'acclimatation que l'on proposera un premier repas au python (DAOUES et GERARD, 1997).

3- Alimentation

a- Règles et précautions préalables

Le refus de s'alimenter chez le *Python regius* constitue l'un des principaux motifs de consultation des vétérinaires spécialisés (BROGARD, 1987). L'anorexie du python royal touche essentiellement les individus prélevés dans la nature. L'une des causes du phénomène, en dehors du stress et des parasites, est le fait qu'à l'état sauvage, ce serpent se nourrisse de rongeurs divers, gerbilles notamment, mais pas de souris domestiques (STAFFORD, 1986). Ainsi, un python capturé dans la nature ne reconnaîtra ni l'apparence ni l'odeur des proies qui lui seront proposées en captivité (DAOUES et GERARD, 1997).

D'autre part, il ne faut pas oublier que les rongeurs, dès lors qu'ils ont dépassé le stade du "blanchon" (individu commençant tout juste à avoir des poils), sont susceptibles d'occasionner de sévères morsures à un reptile (DE VOSJOLI, 1994 ; STAFFORD, 1986). En conséquence, il faut éviter de laisser pendant des heures un rongeur vivant non consommé dans le terrarium ou bien distribuer des proies fraîchement sacrifiées au serpent (DAOUES et GERARD, 1997).

Notons toutefois qu'il est rare qu'un python royal accepte des proies mortes, à l'exception des serpents habitués dès la naissance.

Pour finir, signalons que chez les boïdés la supplémentation vitaminique ou minérale est superflue, voire néfaste dans la mesure où elle peut conduire à une hypervitaminose. En effet, contrairement aux lézards ou aux serpents insectivores (*Opheodrysus* spp. par exemple) ou piscivores (*Thamnophis* spp. par exemple), les serpents se nourrissant de rongeurs ne développent quasiment jamais de carences (DAOUES et GERARD, 1997).

b- Alimentation des juvéniles

L'alimentation des juvéniles ne pose généralement pas de problèmes.

Dans le cas d'un python nouveau-né, le premier repas est généralement accepté dans les quinze jours suivant la première mue qui se déroule au bout d'une à deux semaines à compter de l'éclosion. Le mieux est alors de lui donner un ou deux souriceaux âgés de huit jours approximativement tous les six jours. Au fur et à mesure de la croissance du serpent, on augmentera la taille des proies, en proposant des souris ou de jeunes rats ou gerbilles une fois par semaine (DAOUES et GERARD, 1997 ; DE VOSJOLI *et al.*, 1994 ; FRANK, 1979 ; STAFFORD, 1986).

Si jamais le jeune serpent ne s'alimente pas dans les quatre semaines suivant sa première mue, malgré de multiples propositions de nourriture, il faut alors envisager le gavage (DAOUES et GERARD, 1997). Cette opération étant stressante, il ne faut y procéder qu'en dernier recours et en agissant le plus en douceur possible (BROGARD, 1987 ; STAFFORD, 1986). Après avoir saisi le jeune serpent derrière la tête, tout en supportant le reste de son corps, on lui ouvre doucement la gueule et on y glisse très doucement un souriceau préalablement sacrifié, tête la première. Lorsque ce dernier est arrivé au niveau de la gorge, on repose doucement le serpent dans son terrarium (BROGARD, 1987).

La plupart du temps, il achève d'avalier son repas tout seul. Cependant, si le serpent rejette la proie, il faut refaire une tentative le lendemain, mais certains individus sont totalement réfractaires au gavage (BROGARD, 1987 ; DAOUES et GERARD, 1997 ; RIVAL, 1999).

c- Alimentation des adultes

Les adultes doivent être nourris moins fréquemment que les juvéniles, tous les sept à dix jours, mais plus copieusement, par exemple à raison de deux ou trois souris adultes ou d'un petit rat par repas (DAOUES et GERARD, 1997).

En cas de difficulté, il existe différentes recettes. La "méthode classique" consiste à introduire la souris la nuit et proposer différentes espèces de rongeurs telles que rats, souris, gerbilles ou hamsters (*Mesocricetus auratus*) jusqu'à ce que l'une d'elles soit acceptée (KAPLAN, 1999). Sauf rares exceptions, les proies mortes sont refusées.

En cas d'échec de cette méthode, on peut essayer les procédures suivantes :

une première consiste à mettre le python, durant la nuit, dans un sac en papier ou en tissu (bien aéré) et y placer un bébé rat, un bébé gerbille, ou encore une gerbille ou une souris adulte fraîchement sacrifiée. Cette promiscuité stimule généralement l'appétit du python (DAOUES et GERARD, 1997 ; KAPLAN, 1999 ; RIVAL, 1999) ;

une seconde recette est celle de la "boîte odorante" : on place dans le vivarium une boîte en plastique suffisamment vaste pour contenir le serpent, fermée et percée latéralement d'un trou permettant au python de rentrer et de sortir. On met dans le fond de la boîte un peu de la litière utilisée par le rongeur que l'on va proposer et on y place ce dernier (bébé rat ou gerbille, souris morte, etc.) (DAOUES et GERARD, 1997 ; RIVAL, 1999) ;

la troisième est de remplacer le substrat artificiel par une litière d'herbes ou de feuilles sèches (passées quelques minutes au four à micro-ondes pour éliminer les parasites), de suivre alors la "méthode classique" décrite précédemment puis, dès que le serpent a commencé à s'alimenter, remplacer progressivement la litière par le substrat habituel (DAOUES et GERARD, 1997).

Selon DAOUES et GERARD (1997), il est courant de subir des échecs au début, mais il faut insister en essayant les différentes méthodes, car, comme nous l'avons vu précédemment, le gavage est stressant pour le serpent et peut parfois aggraver le phénomène d'anorexie.

4- Reproduction

Jusqu'à une date récente, la reproduction en captivité était loin d'être aussi courante chez le *Python regius* que chez d'autres boïdés comme le python molure, *Python molurus bivittatus*, ou le boa constrictor, *Boa constrictor constrictor*. En effet, l'espèce était mal connue et les éleveurs chevronnés ne s'intéressaient pas à ce serpent, considéré à tort comme un serpent pour débutants. La situation a évolué et c'est une excellente chose, surtout si l'on considère la facilité d'élevage des sujets nés en captivité et le fait qu'un développement de l'élevage évite ou limite tout au moins, les prélèvements dans la nature (CARTER, 1994 ; DAOUES et GERARD, 1997).

a- Conditions préalables à la reproduction en captivité

En dehors des deux critères essentiels que nous allons aborder (la détermination des sexes afin de constituer un couple et l'âge des reproducteurs), l'une des conditions *sine qua non* d'une reproduction réussie est un parfait état général des futurs géniteurs (DAOUES et GERARD, 1997).

- La première condition essentielle est de posséder au moins un couple. Notons au préalable que la taille des éperons en forme de griffes situés à côté du cloaque, n'est absolument pas un moyen valable de distinguer les sexes (CARTER, 1994 ; DAOUES et GERARD, 1997 ; ROSS et MAYER, 1990).

Il existe en revanche deux méthodes parfaitement fiables à cet égard (DE VOSJOLI *et al.*, 1994).

La première est celle du sondage : elle consiste à introduire une petite sonde préalablement lubrifiée dans le cloaque du serpent en direction de la queue et à regarder jusqu'où elle peut aller avant d'arriver en butée. Dans le cas des mâles, elle pourra s'enfoncer jusqu'à une longueur correspondant à une dizaine d'écailles sous-caudales. S'il s'agit d'une femelle, la longueur de sonde insérée sera de une à trois écailles sous-caudales (CARTER, 1994 ; DAOUES et GERARD, 1987 ; DE VOSJOLI *et al.*, 1994 ; ROSS et MAYER, 1990). Mal exécutée, cette manœuvre peut occasionner des blessures à l'animal. Il faut donc procéder en douceur, sans jamais forcer et en cas d'inexpérience, faire pratiquer l'opération par un vétérinaire ou un terrariophile confirmé (DAOUES et GERARD, 1997 ; DE VOSJOLI *et al.*, 1994).

La seconde méthode de sexage est celle de l'éversion manuelle des hémipénis (CARTER, 1994 ; DAOUES et GERARD, 1987 ; DE VOSJOLI *et al.*, 1994 ; ROSS et MAYER, 1990). Elle consiste à faire saillir ces derniers en soulevant légèrement l'écaille anale et à exercer une pression avec le gras du pouce, en douceur, en remontant de la base de la queue en direction du cloaque (voir **figures 10** et **11** en **annexe 2**). Cette opération est valable surtout chez des spécimens âgés seulement de quelques mois car au-delà, les mâles auront acquis un tonus musculaire suffisant pour gêner la manœuvre en se contractant. Un manipulateur maladroit peut, comme dans la précédente méthode, générer des blessures éventuellement irréversibles à son serpent (lésion des hémipénis ou de la colonne vertébrale) d'où la nécessité de se faire assister par une personne compétente en la matière (DAOUES et GERARD, 1997 ; DE VOSJOLI *et al.*, 1994).

- L'autre condition *sine qua non* d'une reproduction réussie est d'avoir des animaux sexuellement matures. Plus que l'âge des spécimens, c'est leur taille et surtout leur poids qui est déterminant (CARTER, 1994 ; DAOUES et GERARD, 1997 ; ROSS et MAYER, 1990).

Les mâles, bien que susceptibles de produire du sperme dès l'âge de six mois, ne commencent à être véritablement actifs sexuellement que vers l'âge de 18 mois, lorsqu'ils ont passé la barre des 600 grammes et 75 cm (DAOUES et GERARD, 1997). Cependant, la meilleure efficacité est obtenue avec des étalons de plus d'un kilogramme de poids corporel, vers l'âge de trois ans, pour des individus élevés dans des conditions normales (CARTER, 1994 ; ROSS et MAYER, 1990).

Les femelles sont susceptibles de se reproduire dès lors qu'elles ont dépassé un kilogramme et atteint la taille de 90 cm, ce qui correspond habituellement à un âge de trois à quatre ans (DAOUES et GERARD, 1997).

De rares cas de reproduction de spécimens âgés de deux ans seulement ont été signalés, mais les pontes étaient alors peu importantes et stériles dans la plupart des cas (CARTER, 1994).

b- Conditionnement des géniteurs et cycles

En captivité, il est nécessaire de reconstituer des variations saisonnières car des pythons maintenus dans les mêmes conditions climatiques à longueur d'année s'accoupleront peut-être, mais auront toutes les chances de ne produire que des œufs stériles (CARTER, 1994 ; DAOUES et GERARD, 1987 ; DE VOSJOLI *et al.*, 1994 ; ROSS et MAYER, 1990). En

effet, dans la nature, la reproduction des pythons royaux est soumise à des cycles saisonniers, la période des naissances correspondant au moment où il fait chaud et humide, et où la nourriture est abondante (DAOUES et GERARD, 1997).

Les accouplements se déroulent entre septembre et novembre. A cette période de l'année, il pleut presque quotidiennement. La saison sèche dure de novembre à mars. Elle est marquée par une élévation des températures et une absence de précipitations. C'est au cours de cette période que se déroulent les pontes, entre le début février et la fin mars. Entre avril et juillet, c'est la "vraie" saison des pluies, avec une baisse des températures à partir de juin. Le mois d'août est, en principe, marqué par un temps sec et frais. Les éclosions se produisent à la période la plus favorable, entre avril et juin (CARTER, 1994 ; DAOUES et GERARD, 1997 ; ROSS et MAYER, 1990).

En terrarium, il faut tenir compte de ces éléments pour reconstituer sommairement des variations climatiques, en jouant principalement sur les températures et la durée de la photopériode quotidienne (CARTER, 1994 ; ROSS et MAYER, 1990).

Ainsi, préalablement à la période de repos hivernal, on augmente la fréquence des repas (distribution hebdomadaire) au début de l'automne, afin que les serpents puissent constituer des réserves (DAOUES et GERARD, 1997). La durée de la photopériode quotidienne (14 heures en temps normal) sera progressivement réduite jusqu'à une durée de 9 heures au cœur de l'hiver, puis rallongée progressivement jusqu'à revenir à la durée normale (CARTER, 1994 ; ROSS et MAYER, 1990).

A partir de mi-novembre, on arrête les distributions de nourriture. A partir de mi-décembre, on abaisse les températures à 28°C le jour (avec un point chaud très localisé à 29-32°C) et 24°C la nuit. Des fin février, on revient progressivement aux températures habituelles et on recommence à nourrir les serpents (CARTER, 1994 ; DAOUES et GERARD, 1997 ; ROSS et MAYER, 1990).

Les premiers accouplements ont lieu au cœur de la période de repos, en janvier. Ils sont favorisés par trois éléments. Tout d'abord par la cohabitation de plusieurs mâles (habituellement deux ou trois dans le même terrarium d'élevage). En effet, au milieu de l'hiver, ils peuvent s'engager dans des combats, plus rituels que véritablement violents, qui consistent en séances de lutte au cours desquelles les protagonistes se poussent et tentent de se

renverser. Contrairement à d'autres espèces de pythons, ces combats ne donnent pas lieu à des morsures, mais il vaut cependant mieux surveiller les opérations pour séparer les adversaires en cas de besoin. Quoi qu'il en soit, ces duels semblent avoir un effet stimulant sur la libido des mâles, qui tentent systématiquement de couvrir les femelles avec lesquelles ils sont mis en présence après ces affrontements. En second lieu, le fait de séparer les mâles et les femelles semble stimuler les ardeurs copulatoires des reproducteurs. Ainsi, la mise en présence des partenaires, à partir de fin décembre, se solde par une saillie quasi immédiate (CARTER, 1994 ; DAOUES et GERARD, 1997 ; ROSS et MAYER, 1990). Enfin, la réaction des mâles est plus intense dans le cas où ils sont confrontés à des femelles ayant fraîchement mué. Il semblerait que les phéromones, émises au niveau cutané par les femelles, soient alors particulièrement détectables par les mâles (DAOUES et GERARD, 1997).

Il est tout à fait possible de laisser un mâle avec un petit harem de quatre ou cinq femelles.

L'accouplement se déroule à la manière classique des serpents : le mâle suit la femelle tout en dardant fréquemment la langue, ce qui lui permet de mieux percevoir les phéromones, rampant le long du dos de sa partenaire tout en la stimulant avec ses éperons, puis glisse sa queue sous celle de la femelle afin de mettre son cloaque en contact avec le sien et insérer un de ses deux hémipénis. La copulation peut durer de quelques minutes à plusieurs heures (CARTER, 1994 ; DE VOSJOLI *et al.*, 1994 ; ROSS et MAYER, 1990 ; STAFFORD, 1986). Il est conseillé de laisser les partenaires en présence une semaine pour leur permettre de s'accoupler à plusieurs reprises, ce qui augmente les chances de fécondation (CARTER, 1994 ; ROSS et MAYER, 1990).

Une seconde période d'accouplement a lieu en mars, après la reprise de l'alimentation.

Ensuite, entre mars et avril, les femelles ovulent : les futurs œufs sont libérés par les ovaires et migrent en direction des oviductes, ce qui se traduit durant 24 heures par un brusque gonflement à mi-corps. Puis ce gonflement se résorbe à mesure que les œufs se positionnent dans les oviductes, où va se constituer leur coquille (ROSS et MAYER, 1990). Il arrive que certaines femelles cessent alors de s'alimenter, mais ce n'est pas systématique (DAOUES et GERARD, 1997). Les femelles muent une vingtaine de jours après et s'arrêtent alors systématiquement de manger. Elles pondent environ 28 jours après (CARTER, 1994 ; DAOUES et GERARD, 1997 ; ROSS et MAYER, 1990).

c- Ponte et incubation

Habituellement, la ponte se déroule la nuit, souvent dans la cachette et se compose de 3 à 14 œufs (DE VOSJOLI *et al.*, 1994). Ces derniers mesurent, en moyenne, 8,5 cm, pour un poids de 90 grammes environ (DAOUES et GERARD, 1997 ; STAFFORD, 1986).

En matière d'incubation, deux solutions existent. La première est de respecter la "méthode naturelle", c'est à dire de laisser la femelle "couvrir". En effet, si on n'intervient pas, la femelle va rester lovée autour de sa ponte jusqu'à éclosion, s'interrompant parfois pour boire ou s'alimenter. On peut ainsi laisser les œufs dans le terrarium sous la garde de la mère, à condition qu'ils ne reposent pas sur un substrat trop humide, que l'hygrométrie relative reste élevée (80 % environ) dans le terrarium et que la température soit maintenue aux alentours de 30-31 °C. Cette méthode étant risquée autant pour la femelle que pour la ponte, il est préférable d'adopter l'autre solution, c'est à dire de placer les œufs dans un incubateur artificiel, sur de la vermiculite légèrement humide, à 30-32 °C, et à une hygrométrie relative de 80 % environ (CARTER, 1994 ; DAOUES et GERARD, 1997 ; DE VOSJOLI *et al.*, 1994 ; ROSS et MAYER, 1990). Dans ces conditions, les éclosions se déroulent au bout de 80 à 105 jours (DAOUES et GERARD, 1997).

d- Naissance

Le premier geste du serpent nouveau-né consiste à inciser la coquille avec une sorte de dent située au bout du museau, qui s'appelle la "dent de l'œuf" et tombe peu après l'éclosion (STAFFORD, 1986). Après cela, le serpent sort la tête de l'œuf, mais ne va pas s'en extirper tout de suite. En effet, durant 24 à 36 heures, il doit encore résorber la réserve vitelline qui est rattachée à son abdomen (DE VOSJOLI *et al.*, 1994 ; STAFFORD, 1986). Ce n'est qu'après l'achèvement de ce processus qu'il est prêt à quitter l'œuf. Il est donc primordial de "laisser faire la nature" et ne surtout pas aider le serpent à sortir, car, s'il ne sort pas complètement de son œuf, c'est tout simplement parce qu'il n'est pas physiologiquement prêt à le faire (CARTER, 1994 ; DAOUES et GERARD, 1997 ; ROSS et MAYER, 1990).

A la naissance, les pythons royaux mesurent une trentaine de centimètres (DE VOSJOLI *et al.*, 1994). Ils devront être installés dans de petits terrariums, comme décrit précédemment, et commenceront à s'alimenter après leur première mue (CARTER, 1994 ; ROSS et MAYER, 1990).

[MCours.com](https://www.MCours.com)